

SUR BRASSENS ET AUTRES ENFANTS D'ITALIENS

Le premier mot



**Oreste
Sacchelli**

Collection 2025-2026

Oreste Sacchelli

Le premier mot

20 avril 1957. Samedi saint. Demain c'est Pâques, mais il ne servira pas la messe dans la grande église qui est sur la place, juste de l'autre côté de la rue. Demain c'est aussi l'anniversaire de son père, parti en France deux mois plus tôt, et qu'ils s'appêtent à rejoindre.

Il ne se souvient pas de sa mère fermant la porte du petit logement au premier étage au fond de la cour minuscule coincée entre une bijouterie et le cinéma Olimpia où il passait les après-midis du dimanche. Il ne se rappelle pas non plus comment ils sont parvenus à la gare, trois kilomètres plus loin vers la ville et les montagnes. Probablement avec le trolleybus qui avait remplacé depuis deux ans le vieux tramway qui ferrailait le long des sept kilomètres de l'avenue, depuis le centre de la ville jusqu'au port et aux plages.

C'est le soir, mais il fait encore clair. Il se revoit au milieu des grosses valises en carton brun jaune, tenant par la main sa petite sœur aventurière. Il ne se souvient pas de ce que pouvaient bien faire sa mère et sa grand-mère, c'est comme si elles n'avaient pas été là. Il a toujours aimé les trains et être dans une gare provoque chez lui une attention exclusive aux signaux, aux annonces, aux panneaux, aux odeurs particulières des voies. Le train pour Turin arrive, toute la famille monte et s'installe, c'est un vieux wagon aux banquettes en bois. La troisième classe a été abolie l'année précédente mais les wagons sont toujours là. On a simplement effacé le 3 qu'on a remplacé par un 2. N'importe.

C'est le matin tôt qu'ils débarquent à Turin, comme des milliers d'autres migrants, venus de plus loin, des régions du sud. Il ne le sait pas encore, il l'apprendra plus tard sur des livres d'histoire, par des films aussi. Pour lors il faut changer de train. Il revoit ces wagons d'une étrange couleur verte, différente du brun des wagons italiens. Le train part, par la vitre du couloir contre laquelle il reste collé, il voit les montagnes encore enneigées, d'un blanc différent de celui des carrières qu'il avait toujours vues sur les montagnes de chez lui. Un long tunnel et une certaine fébrilité. De l'autre côté c'est la France. Le train s'arrête en dehors de la gare, une pancarte indique Modane, sur la hauteur il y a un fort et sur le fort un drapeau bleu blanc rouge. *Buongiorno Francia*, c'est la phrase rhétorique que lui inspire la lecture du livre *Cuore* qu'on lui a offert quelques mois plus tôt lors de sa communion. L'arrêt s'éternise. Aucun souvenir du passage des douaniers qui contrôlent passeports et bagages. Il a bien fallu pourtant qu'il montre son visage pour le comparer à la photo du passeport de sa mère. C'est que ce fort là-haut, avec son drapeau qui flotte au vent et ses meurtrières lui fait imaginer des histoires de batailles, Blek Macigno, son héros préféré, défend à lui seul le fort contre les *Giubbe rosse*, les soldats anglais. Il lui faudra plus d'un an pour découvrir que Blek a franchi les Alpes et est devenu « le Roc ». Pour l'instant il se fie à la promesse de ses camarades de la 4a B de lui envoyer mensuellement un paquet d'illustrés. Quand plus tard il refera ce parcours dans un sens ou dans l'autre, il ne manquera jamais de regarder de nouveau ce fort avec des sentiments mêlés.

Le train repart, un temps sans doute assez long, probablement quelques arrêts, puis ils descendent du train et ils montent dans un autre, rouge et jaune, bondé. Il en verrait bien d'autres semblables. Ils sont debout, entre les deux rangées de banquettes, au milieu des valises. Il sent peser sur eux le regard agacé des autres voyageurs, de ceux qui se préparent à descendre et de ceux qui montent. Une gare au nom étrange le fait sourire, Culoz. Plus tard il reconstituera leur itinéraire. Le train de Turin devait probablement continuer vers Lyon et ils sont vraisemblablement descendus à Chambéry pour prendre cet autorail vers Dijon où ils sont arrivés le soir du dimanche de Pâques. Ils sont en voyage depuis vingt-quatre heures et c'est dans cette gare qu'ils passent la nuit. Il s'en souvient comme d'un moment merveilleux, des trains et encore des trains qui vont et viennent, des locomotives inconnues, des annonces incompréhensibles. Plus tard il lui arrivera encore d'y attendre des correspondances au milieu de la nuit, avec une excitation analogue, passant d'un quai à l'autre pour voir passer les trains des vacances avec les wagons bleus, les wagons couchettes, symbole d'un luxe longtemps considéré inaccessible.

Il a bien fallu qu'il dorme à un moment ou à un autre mais il n'en garde aucun souvenir. Il se revoit assis par terre au milieu d'autres personnes et d'amoncellements de bagages, aux côtés d'un Italien déjà établi en France qui lui montrait les diverses pièces de monnaie. Le manque de logique l'avait surpris, la pièce de 5 francs (plus tard il apprendrait qu'on pouvait dire cent sous) bien plus grosse que d'autres, jaunes (*No, non è oro*), d'une valeur supérieure.

Il se revoit le matin dans un autre train, le visage collé à la vitre pour regarder la campagne ensoleillée qui semble ne jamais finir. Il ne sait quelle heure il pouvait être lorsque le train arrive en gare de Nancy où ils descendent. Il devrait se souvenir des retrouvailles avec son père, mais hélas pas une image. Ses seuls souvenirs sont de nouveau ferroviaires. La monstrueuse locomotive à vapeur qui avait tracté leur train – une impression bizarre, chez lui la ligne était électrifiée – puis la traversée des voies comme dans la petite gare de Querceta lorsqu'ils se rendaient à la campagne, alors que chez lui il y avait des passages souterrains.

Quelques images fugaces du voyage dans la voiture du patron de son père, plus tard il verra qu'il s'agissait d'une Frégate, dans laquelle ils avaient dû s'entasser, quatre adultes et deux enfants (mais où pouvaient bien être les valises ?) encore la campagne, interminable, avant d'arriver dans le village où ils habiteraient. De nouveau aucune image. Il se revoit en revanche à table dans la grande salle à manger du Château (c'est ainsi que l'on nommait cette grande maison où habitait le patron et où ils allaient habiter aussi, mais quelques mois plus tard. Il est bien habillé, chemise chaussures et chaussettes blanches, pantalon court gris et veste bleue. Il n'a sans doute pas voyagé dans cette tenue mais il est incapable de se souvenir quand et comment sa mère lui a fait mettre ces habits. Bien des années plus tard, comparant ses souvenirs avec ceux d'autres qui comme lui avaient fait le voyage, il en déduisit que le changement avait dû s'effectuer dans les toilettes du wagon juste avant l'arrivée. La femme du patron lui a parlé en italien, elle est de chez eux, il a entendu le nom connu d'une grande famille, mais il ne se demande pas encore comment elle a abouti là. Il est surtout frappé par le luxe du lieu, la hauteur du plafond et des fenêtres et par l'œuf en chocolat posé dans un verre à pied devant lui. Il n'est pas emballé dans du papier brillant, il lui paraît nu, tout noir – nouvelle impression étrange à laquelle viendra s'ajouter à la fin du repas la déception de constater qu'il n'y a pas de surprise à l'intérieur.

Plus tard il est sorti avec le fils du patron qui l'a amené à la rivière. Ils ont passé un petit pont métallique le long d'un bâtiment désaffecté puis ils sont descendus sur une sorte d'îlot. Le fils du patron parle quelques mots d'italien : « *C'è la vas.* » Il n'a pas le temps de se demander ce que ce mot vient faire là, il regarde autour de lui et son pied s'enfonce jusqu'à la cheville dans le sol visqueux et froid. Il ne pense pas qu'il a dû pleurer, il ne sait pas comment il est sorti de là ni ce qui s'est passé ensuite. La

chaussure blanche et la chaussette couvertes de cette masse grise et gluante. La vase... le premier mot. Il ne sait pas bien ce qu'il a éprouvé sur l'instant mais ce souvenir revient périodiquement sans qu'il puisse vraiment en fixer le sens. Il pourrait affirmer que c'est à ce moment-là qu'il a pris conscience de l'importance de maîtriser la langue et que depuis il n'a eu de cesse de la conquérir mais ce serait un faux souvenir créé de toutes pièces à partir de la rhétorique de l'intégration. En réalité, il ne sait pas bien quel sens donner à ce souvenir récurrent. Arrachement, les jours mauvais, une sorte de baptême à l'envers, présage d'une succession de bourbiers, de situations vexantes, l'idée qui toujours affleure que là-bas il en serait allé autrement... Ironie, à l'inverse, les jours meilleurs, en pensant avec une certaine fierté au chemin parcouru, aux pièges déjoués de la vie et de la langue. Regarder la vase au fond de l'eau ou le lotus à sa surface n'est pas qu'une question de choix. Mais le doute demeure que tout cela ne soit que littérature, un double récit, nostalgique ou conquérant, élaboré au fil du temps et au gré des humeurs à partir d'autres récits de la mode identitaire dont il ne sait pas mesurer le degré de vérité. Et il se demande si évoquer encore tout cela a bien un sens.

Texte extrait de *Sur Brassens et autres « enfants » d'Italiens*, ouvrage collectif dirigé par Isabelle Felici et publié en 2017 par les Presses universitaires de la Méditerranée - PULM.